

Confessions d'un père à sa fille de Dimitri Kitsikis

Mes premières années

Ma naissance

Cela devait être en 1935, autour de minuit. Mon signe du zodiaque, les gémeaux, me va comme deux gants. Contradictoire, enjoué, beau-parleur, bavard, mais acteur sincère, à faire péter d'envie Jean-Jacques Rousseau. Mon acte de naissance indique le 2 juin. Deux pour gémeaux, juin pour Janus.

Plus tard, un astrologue me mit en garde. Autour de minuit, certainement, mais cela devait être un quart d'heure avant minuit, la nuit du premier au deux et donc, plus précisément, le 1er juin. Le reste collait parfaitement : né à Athènes, l'année de la campagne italienne d'Ethiopie. Mais ce quart d'heure qui séparait le 1er juin du 2, avait une importance capitale, semblait-il. Ce quart d'heure me donnait un caractère conservateur, une âme de poète tournée vers le passé, avec des relents constants de nostalgie. Un révolté constant, sans cause pour briser l'avenir en faveur du passé.

Le 2 juin 1965, j'étais de retour à Athènes, étant demeuré 18 ans en France.

Dans la rue Philhellenon, près de la place Syntagma, au coin de la rue Xénophon, je regardais un immeuble qui avait remplacé une résidence de deux étages. Cette résidence était restée gravée dans ma mémoire, surtout un escalier qui menait de l'entrée principale au premier, un escalier encombré de gens, serrés les uns contre les autres, avec un verre à la main. Ils fêtaient tous mon baptême de grec orthodoxe, l'été 1935. Près de deux mille personnes s'y trouvaient massées là, pour rendre hommage à mes parents qui fêtaient enfin la naissance d'un garçon, d'un héritier, après l'avortement insensé de 1924, quand ma mère avait perdu son premier enfant, un garçon, un an après son mariage.

Cet avortement, elle l'avait bien regretté. En 1925, naissait ma grande sœur, Béata, qui jouit pendant 8 ans, de l'attention exclusive de mes parents. Puis vint, en 1933, une fille encore, Elsa, non souhaitée. Enfin, en 1935, le miracle ! Un garçon !

Ce fut la fête des feux de Versailles pour mon père. Voilà que l'héritier était né, un héritier jaloux depuis et jusqu'à aujourd'hui, par la grande sœur qui avait définitivement perdu sa place dans la succession et ensuite, tout autant ressenti par la seconde.

Dimitri fut la proie de ses sœurs. Mais ce 2 juin 1965, à l'âge de 30 ans, en compagnie de sa première femme, Anne la britannique, il était à Athènes, l'objet de l'attention de toute la bonne société du quartier chic de Kolonaki. Tous avaient assisté à son baptême. Tous étaient présents dans la résidence de la rue Philhellenon, au sacre de l'héritier. Oui, dans cette résidence cossue du marchand de vins, Cambas, que le père Kitsikis avait louée, au lendemain du coup d'état manqué du 1er mars 1935 en faveur d'Eleuthère Vénizélos, auquel il avait participé et qui lui avait coûté, pour 6 mois seulement, sa chaire à l'Ecole Polytechnique d'Athènes.

Le 2 juin 1965, le tout Athènes se souvenait de ce fameux baptême. Ils étaient tous là, me disaient-ils. « Mon Dimitraki, me déclara Mme Lambraki, l'épouse de Dimitri Lambraki, fondateur du journal To Vima, porte-parole de l'establishment grec. Je me souviens, j'étais à ton baptême. C'était un événement majeur, qui ne s'oublie pas ! ». Agacé, je lui répondis : « je ne suis plus le petit Dimitri. J'ai, à présent, 30 ans. J'ai grandi ». Elle n'a pas aimé ma réponse et moi je n'ai pas aimé ce qu'elle représentait : l'establishment de Kolonaki, auquel avait appartenu mes parents, mais qu'ils avaient essayé d'abolir pendant la guerre civile communiste de 1943-1949.

Mon enfance

Ekali, au nord d'Athènes, à la campagne, un quartier chic résidentiel, où mes parents avaient construit une imposante villa, avec un très grand jardin. Nous avions deux voitures, entre 1936 et 1941, à une époque où la très grande partie de la population n'en possédait aucune. Ekali, c'était notre résidence d'été, notre palais impérial d'été, en quelque sorte. En hiver, nous habitions à Kolonaki, au 3e étage d'un immeuble sis au 9 rue Speusippou, à côté de la place Dexameni où je jouais avec mes petits amis de bonne famille.

Notre personnel domestique se composait, notamment, d'un chauffeur, Antonis, de sa femme, une servante à nous, d'une couturière russe, et de trois gouvernantes, une pour chacun des enfants. Béata avait une gouvernante allemande et c'est la raison pour laquelle elle parla l'allemand avant le grec. Elsa avait une gouvernante française et moi j'avais une gouvernante suisse française, Violette Roches, que mes parents avaient fait venir directement de Suisse. Donc, Elsa et moi-même parlâmes le français avant le grec.

1936-1940 : entre ces deux dates les souvenirs se bousculent. En hiver, le décor était composé de meubles de notre appartement d'Athènes. En été, c'était surtout notre grand jardin d'Ekali.

J'avais un an et je courus dans la cuisine de l'appartement. Mes petits pieds qui tenaient à peine debout, se mêlèrent au cordon d'un pot électrique dans lequel une sauce tomate était déjà en ébullition. J'entraînais le pot sur moi et la sauce tomate me brûla la poitrine. Ma mère affolée appela immédiatement le médecin de famille, Apostolos Doxiadis, à la barbe longue et blanche. Bien plus tard, en 1973, sa petite fille Kali Doxiadis, devint pour deux ans ma compagne et pour laquelle, j'ai écrit et publié plusieurs poèmes. Née en 1944, je ne la connaissais évidemment pas en 1936. J'ai conservé la double trace de ses brûlures de femme et de celles de la bouilloire sur mon corps, jusqu'à ce jour.

Bien d'autres souvenirs se bousculent dans cet appartement de la rue Speusippou, avant 1940. Une grande table ronde dans la salle à manger. Tous les jours, je courais dans l'appartement, faisant le tour de la table, plusieurs fois, pour perdre du poids !

En effet, j'étais joufflu et gros et je continuais ma course de gymnastique, autour de la table, jusqu'en 1946. Quand, à l'âge de 10 ans, je revenais l'après-midi de l'école, dès que je passais la porte d'entrée, je me mettais à crier : j'ai faim ! j'ai faim !

J'entrais dans la cuisine, m'emparais d'une grande tasse, y mettais plusieurs œufs (blancs d'œuf et jaunes d'œuf) avec plusieurs cuillerées de sucre, battais le tout pour en faire une crème de pâtisserie et mangeais le tout, en me léchant les doigts.

J'étais donc bien gros mais tout de même athlétique.

J'étais aussi fort jaloux. Cela devrait être le jour du carnaval (Απόκριες) dans notre appartement. Mes deux sœurs portèrent des habits de carnaval. Je commençais à pleurer. Je voulais porter l'accoutrement de mes sœurs. Elsa céda et me donna son habit. Je le portais avec satisfaction, mais dès que je vis ma sœur se mettre dans un autre habit de carnaval, je commençai, à nouveau, à pleurer. Je voulais, à tout prix, ce nouvel habit. Je me souviens des glaces à la vanille que ma mère fabriquait à la maison. Elle avait une machine qui avait l'allure d'un gros thermos, avec un long tube au milieu. Elle remplissait ce tube de crème de vanille et mettait, autour du tube, des glaçons pour glacer la crème. Nous avions dans la cuisine une glacière, car les réfrigérateurs électriques étaient, à cette époque, inconnus. Tous les jours, passait dans notre rue le glacier, qui vendait de grosses colonnes de glace. Nous achetions un tronc de glace que nous placions dans la glacière. Un autre passe-temps consistait à tuer les mouches, au printemps. En hiver, je regardais avec admiration, les gros flocons de neige qui voltigeaient devant les fenêtres de l'appartement, mais au printemps apparaissaient les mouches, qui pénétraient par les fenêtres ouvertes. Je les attrapais dans le creux de ma main et les plaçais sous une sculpture du bureau de mon père, avec feutre vert. De cette façon, je les écrasais, puis les alignais, mortes, dans ma collection.

J'étais tombé amoureux de notre servante Marianne (Μαριάνθη) qui avait sa chambre attenante à la cuisine. Quand elle fut remplacée par une autre, je me consolais d'elle en sommeillant avec l'autre à ses côtés, les après-midi. Mais elle ne m'autorisait pas à la toucher en bas de la ceinture. Quand Marianne revint un jour voir ma mère, je fermai à clé la porte d'entrée et cachai la clé pour l'empêcher de repartir.

Ma mère avait des insomnies. Elle avait installé dans sa chambre tout un appareillage de gymnastique suédoise et s'exerçait régulièrement pour conserver sa ligne. Le matin, elle se réveillait tard et il fallait que nous fassions très attention de ne pas faire de bruit, quand nous passions devant la porte fermée de sa chambre.

Mon père recevait, tous les matins, le barbier, qui l'installait dans la salle de bain, devant un miroir, dans une chaise de barbier, pour le raser, ainsi que sa moustache, car il ne se rasait jamais lui-même.

Durant les étés, à Ekali, je me souviens des balançoires, des fraises de notre jardin que j'allais cueillir furtivement et que j'avalais avec la boue qui les entourait, ce qui me mena un jour au lit, avec des maux d'estomac. Je me souviens aussi d'une très bonne qualité de raisins blancs que nous avions le long d'une longue allée. J'avais entendu dire qu'avec le raisin on fabriquait du vin. Donc, j'en ramassai une poignée, les écrasai dans un verre et laissai ce jus amorphe dans le verre, exposé à l'air libre, pendant des jours, dans l'espoir de le voir changer en vin. Mais au lieu de cela, le verre se remplit de bestioles et le jus devint infect. Je compris que mon échec de vigneron n'était pas dû à notre vigne mais à mon inexpérience.

Nous avions aussi des poules. J'entrais souvent dans le poulailler, m'emparais des œufs encore chauds et les perçais avec une aiguille. Je les suçais et les vidais, au travers du trou percé.

Je me souviens de ce jardin de paradis. Un soir, mes parents avaient organisé un « garden party » et y avaient invité 700 personnes. Les invités y entraient par la porte du bas, (il y avait trois grilles d'entrée) près du grand garage, transformé pour l'occasion, en dépôt de victuailles. Le jardin était illuminé par des rangées de lampions surplombant les

innombrables tables, croulant sous les plats et les vins. Le premier ministre Ioannis Métaxas nous avait rejoints car il était un ami de mon père. D'ailleurs, il habitait à Kifissia, qui était proche d'Ekali.

Pendant les jours d'été, je jouais avec mon amie Rénia, qui avait exactement mon âge, née, elle aussi, en 1935. Je la retrouvai à Athènes, bien plus tard, remariée à un ministre du gouvernement de la junte d'Ioannidis, en 1973, Triantaphyllakos. Quant à sa sœur, Xénia, elle avait l'âge de ma sœur Elsa, étant née en 1933, et elle était l'amie de ma sœur. Bien plus tard, je la revis à Ottawa, en 1970, en tant qu'épouse de l'ambassadeur de Grèce au Canada, Giannakakis. Ce dernier avait été dans mon enfance et jusqu'à mon départ pour la France, en 1947, mon entraîneur de crawl, sur la plage de Glyfada. Grâce à lui, j'étais devenu un nageur qui promettait.

Quand je pris l'avion pour Paris, à l'âge de douze ans, il me souhaita bon voyage avec ces mots : « Va, mon jeune, à l'étranger et n'oublie pas ton maître. Rends fière la Grèce de tes prouesses de nageur ! »

Quand je le revis à Ottawa, comme ambassadeur, en 1970, c'était à l'hôtel du Château Laurier qui, à l'époque, louait une partie du premier étage au gouvernement grec, en tant que résidence de son ambassadeur. Il me dit : « descendons, tout de suite, à la piscine de l'hôtel, pour me rendre compte si tu es toujours aussi bon au crawl que je t'avais enseigné ! » Evidemment, les années avaient laissé leur trace.

Ceux qui possédaient, comme mon père, des voitures entre les deux guerres, ne les conduisaient pas eux-mêmes. Ils avaient des chauffeurs. Néanmoins, mon père, vice-recteur, puis recteur de l'Ecole Polytechnique, voulait avoir un permis de conduire.

On le lui accorda, à condition qu'il ne l'utilise pas. Un jour, il revint d'Athènes à Ekali, seul dans sa voiture, la conduisant lui-même. Il tomba sur un lampadaire de la place centrale de Kifissia et jura de ne plus jamais conduire.

Chaque été, on me conduisait tous les jours d'Ekali à la mer, sur une plage de Glyfada, pour nager. J'étais fier de compter ainsi une quarantaine de bains de mer, tous les étés.

Je me souviens que mes parents nous avaient quittés, l'été de 1939, pour l'Allemagne, où le fameux architecte von Speer, ministre des Armements dans le gouvernement de Hitler, les avait officiellement invités. Ils y étaient restés jusqu'à la déclaration de la deuxième guerre mondiale, le 1er septembre 1939.

Une Mercedes officielle, courant à vive allure, les avaient reconduits à la frontière française, quelques heures avant la déclaration officielle du début des hostilités en Pologne. De l'Alsace, ils gagnèrent Bordeaux. Ils prirent de là le bateau pour la Grèce. Ils me ramenèrent de leur voyage un costume tyrolien avec culotte courte de cuir et bretelles, ainsi qu'un train électrique impressionnant.

Quand, à cinq heures du matin, le 28 octobre 1940, dans notre appartement d'Athènes, j'entendis hurler les sirènes de la guerre, Violette, ma gouvernante suisse, qui me répétait chaque jour de ne pas jeter à terre le pain, car notre « Gouverneur » (Κυβερνήτης) Ioannis Metaxas nous disait qu'il fallait le conserver pour les enfants pauvres, me dit : « Les Italiens viennent de nous attaquer à la frontière gréco-albanaise et notre « Gouverneur » nous demande de combattre les Italiens pour sauver la patrie. Nous la défendrons ! »

Le 21 avril 1941, j'étais sur un balcon de notre résidence d'Ekali et j'admirais en face, le bombardement de l'aérodrome royal d'Ekali, par des avions anglais.

En effet, l'aérodrome était occupé par les Allemands. Les bombes faisaient des éclats de lumière dans le ciel comme des feux d'artifice. Pour moi, c'était la fête.

Le lendemain matin, je me rendis dans la forêt de Tatoï où se trouvait la résidence d'été du roi, et je ramassais les éclats d'obus de la veille. Les tranchants étaient jaunes et je les trouvais impressionnants pour ma collection.

Peu après, sur la route faisant face à notre maison, l'armée allemande, se dirigeant vers Athènes, défila. Un jour, j'étais avec ma gouvernante, Violette, à un kilomètre de notre maison, achevant notre promenade. Je me sentais fatigué mais aussi intrigué par les voitures des officiers allemands qui circulaient. Je levais la main et une de ces voitures, une petite Volkswagen conduite par un jeune officier allemand, s'arrêta net devant moi. Violette était sidéré par mon initiative : arrêter la voiture de l'ennemi pour demander de l'aide, c'était collaborer avec le Boche. Elle fut, néanmoins, obligée de monter avec moi dans la voiture. L'officier allemand était d'une politesse exquise. Il nous fit descendre devant notre maison, salua militairement et repartit. Je me fis gronder par Violette.

Pendant l'hiver de 1938, mes parents m'amènèrent dans la grande maison au bord de l'Acropole, sise 23 rue Mitsaion, de la sœur de mon père, Marika Gyalistra. On me fit monter au 3e étage, dans les combles. Là, se trouvait une petite chambre sous le toit. Un grand lit dans lequel était couché, sous un capuchon de nuit, une vieille femme, que je pris pour le loup du « Petit Chaperon rouge ». Je criai apeuré. « Le loup ! le loup ! » et redescendis précipitemment l'escalier. En fait, c'était ma grand-mère mourante, Cassandra (Cassandre), la mère de mon père

À la même époque, ma sœur Elsa, deux ans plus âgée que moi, fut emmenée précipitamment à l'hôpital central Evaghélismos d'Athènes, pour être opérée de l'appendice : une appendicite de forme aiguë, la péritonite. J'allais la voir dans sa chambre d'hôpital, après l'opération, et l'infirmière lui apporta à manger des frites.

Je me mis à pleurer parce que j'en voulais aussi. Les infirmières m'amènèrent dans la cuisine pour me consoler et me donnèrent à manger un grand plat de frites !

Quand la guerre éclata contre les Italiens, en octobre 1940, ma mère s'engagea comme infirmière volontaire dans ce même hôpital, sous la direction du grand chirurgien, Pétros Kokkalis, le père de Socrate, l'actuel homme d'affaires de la Société électronique Intracom. Elle travailla jour et nuit pour soigner les blessés de guerre qui revenait du front d'Albanie et y ruina sa santé ; elle eut son estomac percé (elkos) et attrapa la tuberculose.

L'occupation

Quand les Allemands entrèrent à Athènes, ils étaient accompagnés des Italiens. Ces derniers se rendirent dans notre appartement de Kolonaki, pour arrêter mon père. Des officiers italiens pénétrèrent dans son bureau, rempli de livres jusqu'au plafond et se trouvèrent face à lui, assis derrière son bureau. Accroché au mur, derrière lui, se trouvait un cadre contenant son doctorat « honoris causa », que lui avait décerné l'Ecole Polytechnique de Berlin, en 1936, sous le régime du 3e Reich.

En exergue, y figurait la croix gammée.

Les officiers italiens devant le spectacle de la croix gammée, hésitèrent. Fallait-il arrêter ce recteur du Polytechnique d'Athènes qui avait été honoré par le régime nazi ? Ayant l'ordre de l'arrêter, ils l'emmenèrent en détention. Néanmoins, l'ambassadeur du IIIe Reich à

Athènes, le comte von Mirbach, intervint et fit libérer mon père. Le gouvernement allemand lui proposa, contre une somme très importante pour l'époque, soit mille livres sterling or, de construire un abri en ciment sous-marin, pour abriter les sous-marins allemands, dans le port du Pirée, dont mon père était à l'époque directeur technique. Il refusa net. Néanmoins, sa réputation auprès des Allemands était telle, que pendant toute la durée de la guerre, il fut intouchable.

Bénéficiant de cette immunité de la part des Allemands, mon père organisa, au sein de l'Ecole Polytechnique, le mouvement de résistance EAM contre l'occupant germano-italien, d'inspiration communiste. Les étudiants l'adoraient. Dès que les autorités allemandes se présentaient dans la cour de l'Ecole, pour arrêter les étudiants, suspectés d'être des meneurs, mon père se plantait en haut des marches de l'entrée et leur interdisait l'accès. Les officiers allemands avaient l'ordre de ne jamais passer outre aux volontés de mon père.

Pendant toute la durée de la guerre, mon père était le recteur de l'Ecole Polytechnique. Il était tellement fier de son fils unique qu'il m'amenait avec lui, aux réunions de l'assemblée du Sénat de l'Ecole et me faisait asseoir à ses côtés, face aux professeurs, moi, un bambin de 7 ou 8 ans !

Au travers de l'EAM, le mouvement de résistance à l'occupant, ma mère rejoignit le parti communiste. Elle ne pouvait supporter l'atmosphère pourrie de la classe dirigeante grecque de Kolonaki. Bien qu'athée, comme mon père, Elle avait des principes d'honnêteté familiale inconnus dans les salons d'Athènes, mais présents dans les rangs du parti communiste.

Les dames de la bonne société, dont elle faisait partie, passaient leur temps à tromper leur mari, à jouer aux cartes, à papoter de choses frivoles et, évidemment, comme leurs maris, à fréquenter les officiers allemands.

Ma mère était considérée la femme la plus belle de la haute société : née en 1907, elle avait 35 ans en 1942. Elle était furieusement courtisée mais, à ce que j'ai pu apprendre plus tard, la « belle Madame Kitsikis », comme on la surnommait, ne trompa jamais son mari. Entrée dans le mouvement communiste et « trahissant » son milieu des salons d'Athènes, déterminée à porter le fer et le feu dans ces salons pourris, elle respecta avec enthousiasme la morale communiste qui excluait automatiquement de ses rangs toute personne qui trompait son compagnon de vie, marié ou pas. La morale communiste était de fer, comme le dévouement à la cause.

Dans cette atmosphère puritaine qui rejoignait les traditions les plus conservatrices de la société populaire et de l'Eglise grecques, je glissai à mon tour dans la résistance à l'occupant. Mes parents m'inscrivirent dans le mouvement clandestin de la jeunesse communiste, l'EPON, section des bambins, appelée « les aiglons ». J'étais chargé, avec des camarades de mon âge, dans la huitaine, à me faufiler la nuit dans les rues d'Athènes pour coller des affiches contre l'occupant, au risque de ma vie. Nous portions un bidon de colle, fait de ce que nous appelions « soupe anglaise » et nous inscrivions également sur les murs, à la craie, des slogans anti-allemands.

Ainsi, je fus considéré « héros de la résistance ». Pendant nos périodes de repos, je jouais aux échecs, dans la rue, avec mes petits camarades.

En octobre 1944, les armées communistes de l'ELAS entrèrent dans Athènes et libérèrent la capitale. Nous avons vécu, de 1941 à 1944, dans la faim et les épreuves. Mon père

vendait, peu à peu, tout ce qui était de valeur dans notre appartement : tapis, vases et bibelots. Il avait vendu notre maison d'Ekali en 1941, à un collaborateur grec. Précédemment, des officiers allemands étaient venus à Ekali, avaient emporté notre grande radio, pour leurs besoins du front russe, ouvert après le 21 juin 1941. Ils nous avaient remis une attestation certifiant qu'après leur victoire sur le front russe, ils nous rendraient notre radio ! Nous ne la revîmes jamais.

Pendant l'hiver de 1941-1942, les gens mouraient de faim, sur les trottoirs d'Athènes, gisant là comme des mouches mortes. Des camions de la mairie d'Athènes passaient par les rues et ramassaient, sous mes propres yeux d'enfant, à la pelle, les cadavres des morts de faim ; les jetaient dans les camions et allaient les brûler ou les enterrer dans des lieux communs.

Mon père achetait tout ce qu'il pouvait trouver sur le marché des marchands du marché noir : de la viande de chien et même de la viande de rats ! Mais nous pûmes survivre.

Grande fut l'allégresse à l'entrée des troupes communistes de l'ELAS dans Athènes, en octobre 1944. On organisa le peuple communiste pour les accueillir. À nous, les aiglons, on donna des torches faites d'un manche en bois, au bout duquel était enfoncé une boîte de conserve vide. Un torchon imbibé de pétrole était bourré dans la boîte de conserve. On y mettait le feu et la torche durait des heures.

On défila toute la nuit dans les rues d'Athènes. Un défilé de centaines de milliers de torches. C'était grandiose. Je criais avec les autres les slogans scandés rythmiquement : « À bas les traîtres ! À mort les traîtres ! Justice populaire ! Vive le parti communiste de Grèce (KKE) ! » Drapeaux rouges, la faucille et le marteau accompagnaient les drapeaux grecs.

Bientôt, les troupes britanniques remplacèrent les troupes allemandes, en tant que troupes d'occupation. Athènes fut prise entre les feux des troupes de libération de l'ELAS et ceux des troupes d'occupation britannique. Notre famille était dispersée. Ma mère était partie dans la montagne avec l'ELAS, en tant qu'officier communiste et infirmière de la Croix-Rouge, sous la direction du chirurgien Pétrios Kokkalis, ministre dans le gouvernement communiste, dit « de la montagne ». Moi-même, je me trouvais recueilli dans la famille d'un ami de mon père. Ma grande sœur, Béata, était en prison, où on lui avait rasé la tête. Elsa était recueillie chez notre tante Marika Gialystra. Mon père était chez la famille amie des armateurs Potamianos, dont le fils Andréas, de mon âge, est encore aujourd'hui mon ami.

Je décidais d'aller visiter notre appartement au 9 rue Speusippou, à Kolonaki, qui avait été confisqué par l'armée anticommuniste du gouvernement, afin de loger deux de leurs officiers. Je frappais à la porte et l'un des officiers m'ouvrit : « qui est tu ? » me demanda-t-il. « Je suis Dimitri, le fils du propriétaire de cet appartement. Je viens chercher mon château et mes soldats de plomb, pour jouer avec mon ami ». « Je t'arrête ! » rétorqua-t-il. « Tu es donc le fils du communiste Nicolas Kitsikis ». Néanmoins, je réussis à prendre possession de mon château et à partir, mais l'officier essaya, sans succès, de me faire arrêter par la suite pour récupérer, par l'échange, sa femme, prise en otage par les communistes.

Un jour, on me fit venir dans un autre appartement. Arrivé là, on m'informa que ma mère était venue du front pour me voir. La porte du salon s'ouvrit et je vis apparaître ma mère, en uniforme d'officier de l'ELAS, avec un révolver à la ceinture. Puis elle repartit au front.

Quand l'armistice fut signé, en février 1945, connu en tant que Accord de Varkiza, mon père venait d'être élu membre du parti communiste, en octobre 1944, et ma mère venait presque de perdre ses deux pieds. En effet, en traversant la montagne avec les troupes communistes, elle avait perdu ses bottes et marchait pieds nus dans la neige. Elle avait eu les pieds gelés. On pensa lui couper les deux pieds, mais elle fut sauvée de cette amputation par le chirurgien Pétros Kokkalis qui la soigna.

La guerre civile

Après les accords de Varkiza, en février 1945, jusqu'à mon départ pour la France, le 1er novembre 1947, je vécus l'atmosphère de la guerre civile. J'étais personnellement très engagé, dans mes dix ans, car j'avais prématurément grandi.

J'étais devenu un communiste déterminé. Un jour, je rédigeai sur un bout de papier, à l'intention de notre voisine Madame Abadzis, qui habitait l'étage en dessous, un quatrain avec un dessin en rouge, représentant la faucille et le marteau. Le quatrain disait, en grec : «la faucille et le marteau liquideront les traîtres, ainsi que la dame Abadzis qui est, elle aussi, une partisane de l'organisation X» (*Τὸ σφυρὶ καὶ τὸ δρεπάνι τοὺς προδότες θὰ ξεκάνη καὶ μαζί τὴν Ἀμπατζῆ ποῦναι χίτησσα κί αὐτή*). L'organisation X était anticommuniste et royaliste, mise en place par le général Grivas, le futur dirigeant de la guerre d'indépendance chypriote.

Je tenais un journal intime, dans lequel j'exprimais surtout mes convictions politiques, ainsi qu'un cahier de coupures de journaux, principalement des «Rizospastis» (Ριζοσπάστης), le quotidien du KKE, le parti communiste de Grèce. La répression anticommuniste qui se développa tout de suite après l'accord de Varkiza, en février 1945, était féroce. Les éléments anticommunistes assassinaient quotidiennement des communistes dans les campagnes. Je me souviens du journaliste du Rizospastis, Vélidis (Βελίδης) qui avait été assassiné à Larissa. J'avais collé dans mon cahier des coupures de presse du Rizospastis, qui relataient cet assassinat, avec la photo de Vélidis. J'y écrivais un commentaire : «Les fascistes viennent d'assassiner le héros du peuple, Iannis Vélidis. Ils se déchaînent, mais nous ne plierons pas! »

Pendant les années 1970, je commis l'erreur de détruire ce cahier de coupures de journaux, de peur qu'il tombât entre les mains de la police. Néanmoins, je conservai mon journal intime qui se trouve actuellement dans la bibliothèque de la Fondation Dimitri Kitsikis, à Athènes. Cela m'a servi de leçon : un homme public ne doit jamais détruire son passé, peu importe les conséquences.

La fureur anticommuniste augmenta de jour en jour, pendant l'année 1946. Cette année-là, mon père, qui était président de l'Association gréco-soviétique et qui était devenu officiellement membre du parti communiste en octobre 1944, fut chassé de l'Ecole Polytechnique et de l'université d'Athènes, avec 15 autres professeurs d'université, pour convictions communistes. Il resta sans salaire et sans pension de retraite. Il recommença à vendre des objets de la maison, dont le service en argent de notre salle à manger.

Moi, j'étais habitué à la lutte et n'avait aucunement peur. D'ailleurs, en 1943, au deuxième étage de la rue Speusippou n°9, soit juste en dessous de notre appartement, habitait un officier des SS, et tous les soirs se rendait saoul, ivre d'alcool. Il sortait sur le balcon et

tirait en l'air avec son revolver, dans la rue et sur les passants. On craignait que les balles ne traversent notre plancher.

En mars 1946, il y eut des élections générales, dans une atmosphère de terreur, et le parti communiste appela ses partisans à s'abstenir. Puis, le roi Georges II revint de Londres et reprit son trône. Les Anglais n'ayant plus les moyens de maintenir leurs troupes dans leurs colonies, s'adressèrent à leurs cousins américains qui les remplacèrent, notamment en Grèce.

Le parti communiste décida de reprendre les armes. Il commença les opérations de résistance à l'armée anticommuniste d'Athènes, soutenue par les officiers américains et le général Van Fleet, le 31 mars 1946, dans le village de Litochori, au pied de l'Olympe. C'est là qu'avait travaillé également le père de Mustafa Kemal Atatürk.

Mon père décida alors de mettre à l'abri ses enfants. Il envoya d'abord ma grande sœur, Béata, qui avait 21 ans en 1946, aux Etats-Unis. Elle arriva à Chicago en février 1947. Ensuite, il s'entendit avec l'épouse de mon oncle, le peintre Alecos Condopoulos, la française et normande de Rouen, Maud Condopoulos, et lui confia ses deux enfants restants : Elsa, 14 ans en 1947 et moi-même, alors 12 ans.

Le 1er Avril 1947, le roi Georges II mourut soudainement. Ce jour là je me rendis en classe (classe de 6e de l'école primaire), à Psychico, au collège américain de garçons. Dès que je pénétraï dans la classe, mes camarades m'attendaient avec des gestes menaçants, en me criant : «A bas les communistes ! Vous venez de tuer notre roi !». Je subis les insultes et m'asseyais sans rien dire à mon pupitre.

Il fallait quitter ce pays. Mon père était grand ami avec le directeur de l'Institut Français d'Athènes, Octave Merlier, un gaulliste qui sympathisait avec les communistes. Il avait organisé le départ pour la France de jeunes de la classe dirigeante qui s'étaient engagés dans le combat communiste. Il m'ajouta à sa liste. Tous ces jeunes devinrent, par la suite, des personnalités qui honorèrent en France leurs origines grecques.

Parmi eux, on peut compter Iannis Xénakis, le compositeur, Cornélius Castoriadis, et Kostas Axélos, philosophes, Nicolas Svoronos et Dimitri Kitsikis, historiens.

C'est ainsi que le 1er novembre 1947, je me présentai à l'aéroport d'Athènes, à Hellenikon, avec ma sœur Elsa et ma tante française Maud Condopoulos. Un avion à quatre hélices d'Air France nous attendait pour nous embarquer pour Paris. Dans ma valise j'avais ajouté deux accessoires indispensables : une bouteille de brillantine pour faire briller mes cheveux et un portrait de Nikos Zachariadis, le secrétaire général du parti communiste de Grèce.

Mon père et ma mère était là pour nous souhaiter bon voyage. La nuit du 1er novembre, nous la passâmes dans un hôtel de Rome, parce qu'un orage, au-dessus du Vésuve, avait forcé l'avion à atterrir à l'aéroport de Rome. Le lendemain matin nous repartîmes pour Paris et atterrîmes à l'aéroport du Bourget. Nous prîmes le métro qui émerveilla mes yeux de garçon de 12 ans, qui n'avait jamais vu de métro auparavant, et nous allâmes nous installer momentanément dans un grand appartement d'un Grec français, Monsieur Patrinos, peintre et ami de mon oncle, le peintre Àlécos Condopoulos.. Et c'est à partir de ce jour-là que commença ma vie «d'adulte précoce», ma vie de Français.

Néanmoins, ces 12 premières années grecques m'ont marqué pour la vie : ma reconnaissance pour le sacrifice de mes parents à une cause au service du peuple, mon attachement inconditionnel à la Grèce, en tant qu'idée planétaire, mon rêve d'une société

communiste. 17 jours plus tard, le 17 novembre 1947, j'apprenais que ma mère était arrêtée dans un café de Kolonaki et emprisonnée pour activités communistes. Elle fut torturée, jugée par un tribunal militaire et condamnée à mort. La vie privée des êtres humains n'avait plus de sens pour moi. Je me sentais faisant partie des premiers chrétiens, dans un monde idolâtre, une Babylone païenne en train de s'écrouler.

Addendum - Peuple et Eglise

Fatigué de jouer avec mes soldats de plomb, je décidais en 1945, de m'en débarrasser. J'étais très ami avec le fils du concierge qui avait mon âge. Il vendait des paquets de cigarettes sur un tréteau, à l'entrée du cinéma d'été découvert, situé en plein air dans un jardin, près de la place Kolonaki. Ce cinéma s'appelait «Kolo Ciné». J'allais avec lui pour l'aider à vendre les cigarettes et après le début du spectacle, nous montions sur le mur et regardions le film sans payer.

Je lui proposai donc de vendre mes soldats de plomb. Pour chaque soldat vendu il toucherait la moitié du prix et moi, l'autre moitié. Nous décidâmes d'étaler les soldats sur son tréteau de cigarettes et nous nous mîmes à attendre les clients dans notre rue Speusippou. Des clients passèrent. Nous en vendîmes deux. L'affaire s'annonçait prometteuse. Sur ce, ma mère descendit la rue, nous vit, s'arrêta net : «que faites-vous là ?» demanda-t-elle. Interloqué, je murmurai : «mais nous vendons mes soldats de plomb, dont je n'ai plus besoin». Elle prit un sac, vida dedans les soldats alignés sur le tréteau et les rapporta à la maison.

J'étais fâché. Puisque je ne pouvais pas les vendre, je décidai de les détruire. Je pris une longue planche de bois, la fixai sur le balcon donnant sur la rue Speusippou et je fis avancer, un à un, les soldats de plomb, comme un plongeur de piscine. Arrivé au bout, je donnais un coup sec à la planche et le soldat s'abîmait dans le vide, pour s'écraser sur le trottoir, en contrebas. Ainsi, je brisai tous mes soldats de plomb.

Quand les Allemands évacuèrent Athènes, notre place Dexamène, à cinquante mètres de notre appartement, au début de la rue Speusippou, était creusée de tranchées qu'avaient utilisé les résistants dans leurs combats pour la libération de la capitale.

Notre lieu de rencontre des jeunes de l'EPON et de ses aiglons de la jeunesse communiste, se trouvait à proximité : nous, les aiglons, sautions dans les tranchées et jouions à la guerre, en nous lançant des pierres. J'en reçus sur la tête. Un jour, un bambin, fils d'ouvrier, aiglon comme moi, me porta, sans crier gare, un coup de poing au visage. C'était de sang froid. Je le regardai étonné et lui demandai pourquoi ? Il répondit : «Haine de classe !».

Lui était fils d'ouvrier, moi fils de bourgeois, tous deux communistes mais séparés, selon lui, par ... la haine de classe !

Le communisme est une religion athée qui possède la grâce : celle de la justice et de l'égalité. On y croit ou on n'y croit pas. Le christianisme est une religion de Dieu qui possède la grâce : celle de la justice couplée d'amour. On y croit ou on n'y croit pas.

Moi, je crus aux deux : au communisme et au christianisme. N'ayant aucune formation religieuse, puisque toute la famille était totalement athée, communiste ou pas, mes

parents, mes sœurs et tous mes oncles, tantes, cousins et grands-parents, je sentais néanmoins, monter en moi, la passion de l'amour chrétien. Je passais souvent devant l'église de notre quartier chic de Kolonaki, sur la rue Skoupha, l'église de Saint Dionysios l'Aéropagite. Un jour, je décidai d'y entrer tout seul.

Je devais avoir 9 ans. Le petit bambin que j'étais, se faufila derrière une colonne, pour observer la messe. J'étais envoûté. Je ne comprenais absolument rien à la cérémonie, mais je trouvais cela tellement émouvant que je me mis à pleurer.

Un an plus tard, j'écrivis un de mes premiers poèmes (en français, bien entendu, connaissant mal le grec) qui portait le titre : «la mort d'un prêtre». Il s'agissait de vers mélodramatiques, décrivant le calvaire d'un prêtre à soutane, succombant sous les coups d'une foule mécréante.

À partir de ce premier contact avec le mystère de la religion, je me rendais souvent, tout seul, dans cette église pour suivre, sans rien comprendre, le mystère des mystères des âmes insondables qui se livraient à Dieu.

Un soir, après les vêpres, je rentrai à la maison. Ma mère, inquiète de mon retard, m'attendais : « où étais-tu encore, Dimitri ? » me demanda-t-elle. Je bredouillai et mentis : « j'étais chez un ami et nous jouions ». « Allons, Dimitri, je sais que tu étais encore à l'Eglise. Mais n'avons-nous pas dit que nous étions athées et communistes ? » me rétorqua-t-elle.

Dans le salon étaient assises quelques dames de la haute société qui étaient de ses amies, dont Madame Titika Damaskinou, l'épouse d'un riche homme d'affaires, propriétaire notamment de salles de cinéma à Athènes. Ces dames étaient riches mais communistes et, bien entendu, athées.

« Viens, Dimitri, ajouta ma mère, expliquer devant ces dames, pourquoi Dieu n'existe pas ». Je m'exécutai et répétai pour la nième fois la théorie qu'on m'avait apprise, « prouvant » que Dieu n'existait pas et que la religion était « l'opium du peuple ».

J'avais subi le lavage de cerveau de l'athéisme, si profondément, qu'il fallut attendre jusqu'à mes 18 ans pour que, enfin, je dise à moi-même : « Dimitri, cesse de mentir à toi-même. Tu sais bien que tu n'es pas athée ». Depuis, je me déclarai à la fois communiste et chrétien orthodoxe. Jusqu'à aujourd'hui je demeure, à la fois, communiste et chrétien orthodoxe, parce que la vérité suprême vient du cœur et non du cerveau.

Athènes, le 1^{er} octobre 2012